

GRANDEUR ET RENAISSANCE DU SENTIMENT DE L'ENFANCE AU MOYEN ÂGE

par Danièle ALEXANDRE-BIDON

Au cœur de l'histoire de l'éducation, il y a l'enfant. Mais son histoire est difficile et inégale. Longtemps, Pierre Riché a été le seul historien médiéviste à faire de l'enfant — par la voie noble de l'éducation — un objet d'histoire. Mais les temps éloignés dont il traite ne parvenaient pas toujours à la conscience des autres spécialistes. Puis, dans les années 1970, se produisit un véritable phénomène historiographique : la découverte de la notion de « sentiment de l'enfant » par Philippe Ariès et son exploitation. L'enfant avait d'un même mouvement conquis son statut d'objet d'histoire et perdu tout droit à être considéré de manière approfondie et objective, le livre d'Ariès — qui eut la faveur que l'on sait dans le grand public cultivé — lui ayant dénié le droit à l'existence dans l'esprit des hommes du Moyen Âge comme dans celui de nos contemporains (1).

Les réactions ont été lentes et peu nombreuses, voire prudentes, parfois découragées par les éditeurs ou, plus simplement, par les réactions contraires et passionnelles qui apparaissaient à l'écoute de ceux qui mirent en doute les théories d'Ariès. À partir des années 1980, pourtant, les historiens de la littérature, examinant leurs sources et y retrouvant ce sentiment de l'enfant trop chichement dispensé par Ariès, en déduisaient que les textes littéraires étaient en avance sur leur temps (2). En réalité, il n'en était rien : les œuvres littéraires rendaient simplement compte, à leur manière modeste, de ce que lorsque l'on parlait d'enfant, on y mettait du sentiment. La prise de conscience de la faiblesse, pour l'époque médiévale, des idées-force de Philippe Ariès sur l'enfant a été laborieuse mais, dès

1. P. Ariès : *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1973 (nouvelle édition)

2. *L'Enfant au Moyen Âge*, in Actes du colloque du CUERMA, *Senefiance*, n° 9, Aix, 1980.

lors, régulière. On assiste aujourd'hui à un renversement de tendance. On redécouvre la réalité de l'enfance médiévale et du sentiment qu'on en avait. Livres et articles se sont multipliés sur ce sujet devenu de surcroît polémique (donc gratifiant) tant en France et en Europe qu'outre-Atlantique, au point qu'on peut légitimement se demander si, après une *Histoire de la vie privée* et une *Histoire des femmes*, une « Histoire de l'enfant » ne va pas finir par voir le jour.

Outre les historiens et démographes qui, *ne varietur*, ont poursuivi leurs travaux sur l'enfance — Pierre Riché pour le haut Moyen Âge, Christiane Klapisch-Zuber pour la Toscane des XIV^e-XVI^e siècles (3) —, de nombreuses études ponctuelles ou incomplètes car, d'une certaine façon, pionnières, ont été publiées. Articles, actes de colloques, voire ouvrages ont peu à peu établi une grille de lecture nouvelle sur le sujet. Tous ces travaux ne sont pas d'égale qualité ou d'égale importance. Ils ont du moins le mérite de porter témoignage sur ce bouleversement des perspectives historiques, d'ouvrir de nouvelles pistes (4) et de révéler bien des aspects isolés d'une documentation abondante mais éclatée.

Malgré l'actuel foisonnement des recherches, révélateur d'un renouveau de l'histoire de l'enfance, nous ne souhaitons pas présenter ici une bibliographie commentée exhaustive, mais seulement l'examen en vue panoramique des travaux sur la première enfance et leurs orientations depuis les années 1980. Mais avant de procéder à leur analyse, il est bon de reprendre quelque peu les fils du discours d'Ariès et d'examiner comment et pourquoi ils se sont dénoués. Ce bref rappel ne survient pas ici en vain. Pour parler d'éducation au sens large et d'éducation « primaire » en particulier, ce qui constituera notre principal propos, il faut au moins avoir pris conscience de ce que l'enfant médiéval n'était pas une « petite chose », un « éventuel déchet » (5) ni même un « animal » (6) mais un être humain auquel on attachait assez d'importance, et très jeune, non seulement pour l'élever mais aussi pour l'éduquer à l'aide de pratiques et de méthodes adaptées à son âge biologique et à sa sensibilité. Car l'éducation débutait parfois fort tôt, à l'âge des bouillies et des couches, de la nourrice et du berceau (7).

3. Voir ses articles dans les *Annales de Démographie Historique*, qui ont consacré, en 1973 et 1983, deux numéros spéciaux à l'enfance (*Enfant et société* et *Mères et nourrissons*).

4. Celles de l'iconographie ; D. Alexandre-Bidon et M. Closson : *L'Enfant à l'ombre des cathédrales*, Lyon, PUL-CNRS, 1985.

5. P. Ariès *op. cit.*, p. 29.

6. P. Ariès, *ibid.*, p. II.

7. D. Alexandre-Bidon : « La lettre volée. Apprendre à lire à l'enfant au Moyen Âge », *Annales E.S.C.*, juillet-août 1989 ; voir surtout les pp. 971-975.

I. LE PETIT CHOSE

On était frappé dès l'abord, en ouvrant le livre de Philippe Ariès, par la puissance séductrice de ses assertions. Ariès était impressionniste et il écrivait bien. Son vocabulaire était celui de l'imagination, pour ne pas dire, parfois, de l'imaginaire, et il entraînait le lecteur à sa suite. « Imaginer », « fouillis des impressions qui l'ont sollicité dans sa quête aventureuse » (8), sont ses armes. Ce sont des armes individuelles, non pas tant celles de l'historien que celles de l'homme, du visionnaire, de celui capable d'initier un domaine nouveau de l'histoire, fondé sur l'idée d'un « sentiment superficiel de l'enfant », dénommé par lui « mignotage » et « réservé aux toutes premières années, quand l'enfant était une petite chose drôle » (9). Car s'occuper de lui n'était pas pour autant dédaigné. On s'amusaient avec lui (ou de lui ?) « comme avec un animal, un petit singe impudique » (10). Montaigne, au XVI^e siècle, ne disait pas différemment : « comme des guenons, non comme des hommes... » (11). L'humaniste Ariès a bien des points communs avec lui.

Pourtant, cette petite chose qu'était l'enfant avait une âme ; et même si Montaigne ne s'y intéressait guère, il n'est pas dit — pas même par lui — que cela ait été une généralité. Ce n'est pas nous, historiens du XX^e siècle, qui l'affirmons ; ce sont, plus simplement et plus objectivement, les hommes et les femmes du Moyen Âge. Paysans ou théologiens, médecins ou femmes enceintes (12), tous en avaient une conscience claire. Les exemples ne manquent pas. Qu'à Montailou une femme redoute de se noyer de peur que l'enfant qu'elle portait n'en mourût est une chose. Pensée sauvage, pourrait-on dire. Mais qu'un Guillaume Durand, évêque de Mende au XIII^e siècle et auteur célèbre du *Pontifical*, puisse prescrire et décrire la bénédiction de l'enfant *in utero* en est une autre, plus probante. C'est l'opinion autorisée de l'homme d'Église qui enseigne la communauté des croyants, clercs ou laïques. Ceux-là, d'ailleurs, témoignent jusque dans leurs livres d'heures de ce qu'ils estimaient leurs enfants, même encore à naître, autrement que comme « choses ». Leurs prières s'adressent à eux et, plus encore, ils font prier et parler leurs enfants non encore nés mais déjà croyants et dévots. Ce sont ces bébés utérins qui, dans les livres d'heures de leurs mères,

8. P. Ariès, *op. cit.*, p. I.

9. P. Ariès, *ibid.*, p. II.

10. P. Ariès, *ibid.*, p. II.

11. *Essais*, 2, VIII.

12. S. Laurent : *Naître au Moyen Âge. De la conception à la naissance : la grossesse et l'accouchement (XII^e-XV^e siècle)*, Paris, Le Léopard d'Or, 1989.

s'exclament, s'adressant à Dieu : « Tu m'as recueilly quand je sor-tois du ventre et tu m'as esté espérance dès les mamelles de ma mère. J'ay esté jeté en toi dès mon enfantement. *Tu es mon Dieu desjà ou ventre de ma mère* » (13).

Être enfant, et enfant bien individualisé, c'est donc l'être « déjà dans le ventre de la mère », déjà pendant la grossesse. Ceci explique pourquoi, à la première page de son autobiographie illustrée (la première connue du genre, au tout début du XVI^e siècle), l'auteur alors âgé de quatorze ans, Mattaeus Schwartz, se fait représenter, présent bien qu'invisible, dans le ventre rond de sa mère (14). Et si Ariès a pu écrire que « la vie de l'enfant était alors considérée avec la même ambiguïté que celle du fœtus aujourd'hui » (15), alors on pourrait bien plutôt retourner sa phrase et affirmer que la vie du fœtus était alors considérée - et sans ambiguïté - comme celle de l'enfant aujourd'hui. L'Occident médiéval n'était pas seul à penser et réagir ainsi : on sait que certaines femmes arabes étaient capables d'aller écouter, enceintes, les leçons du Coran pour éduquer l'enfant encore à naître (16)... Et l'on ne doit plus suivre Ariès dans son opinion selon laquelle « on ne pensait pas que cet enfant contenait déjà toute une personne d'homme, comme nous croyons communément aujourd'hui, (car) il en mourait trop » (17).

II. LE RETOUR AUX SOURCES DU SENTIMENT DE L'ENFANCE

L'une des caractéristiques de la méthode historique de Philippe Ariès fut le recours à de multiples sources. Nous le suivrons volontiers sur ce point. La méthode est fructueuse lorsqu'on procède à leur confrontation. Elle n'en est pas moins hasardeuse. Il faudrait tout connaître, savoir tout critiquer. Ariès en était bien conscient. Il écrivait lui-même : « il faudrait aussi interroger, mieux que je ne l'ai tenté, les sources médiévales, les inépuisables XIV^e et XV^e siècles (...) et, en deçà, la charnière capitale des XI^e-XII^e siècles, et plus

13. Ainsi dans le livre d'heures dit de Catherine de Médicis (en réalité antérieur). Paris, Bibl. Nat. nlls acq. lat. 82.

14. Dans son *Livre des Costumes*. Paris, B.N., Ms Allemand 211.

15. P. Ariès, *op. cit.*, p. X.

16. *Le Livre au Moyen Âge* (sous la direction de J. Glenisson), Paris, Presses du CNRS, 1988, p.111.

17. P. Ariès, *op. cit.*, p 30.

haut encore ! » (18). L'eût-il fait que ses conclusions en eussent été changées. C'est aujourd'hui chose faite dans la magistrale et récente synthèse de Shulamith Shahar (19), ouvrage qui ne laisse aucune échappatoire aux théories d'Ariès. Il faut lire notamment son introduction, aux accents catégoriques, qui rétablit définitivement, on peut le souhaiter, la réalité de la condition enfantine au Moyen Âge.

Cet auteur n'est cependant pas la seule à avoir détecté les dérapages des interprétations antérieures. L'enfant médiéval a, de plus en plus, droit de cité. Ainsi, il donne désormais assez systématiquement lieu à un chapitre spécial dans les ouvrages qui traitent de la civilisation matérielle, de même que de l'éducation, dans ses aspects les plus concrets : outils de travail du maître (y compris la férule !), trouvés lors de fouilles archéologiques, cahiers d'écoliers, tablettes à écrire, voire affiches publicitaires de maîtres d'école (20), conservés dans les bibliothèques. Les archéologues eux-mêmes commencent à débattre de la spécificité de son mobilier. Mais c'est encore seulement au jouet que l'archéologie s'attache, soit ponctuellement, ainsi Jacques Thiriot (21), soit en traitant plutôt de problèmes de fond, ainsi Philippe Bruneau, qui nous offre une grille de lecture et d'interrogation stimulante, notamment en matière de jeu et de jouet éducatif chrétien, support d'une éducation de la foi (22). Quant à l'éducation scolaire proprement dite, nous l'avons vu, quelques vestiges miraculeusement préservés ont été retrouvés par des fouilles. C'est un domaine qu'il faudrait rassembler et exploiter, car il n'est pas toujours immédiatement perceptible aux découvreurs eux-mêmes. Ainsi, un fragment d'abécédaire de plâtre a été mis au jour dans les fouilles de la ville de Saint-Denis, en région parisienne. En général, l'archéologue, par méconnaissance du matériel enfantin, ne

18. P. Ariès, *ibid.*, pp. XVIII-XIX.

19. S. Shahar : *Childhood in the Middle Ages*, London and New York, Routledge, 1990.

20. Ce matériel est étudié sur le plan de l'apprentissage de l'écriture par F. Gasparri : « Note sur l'enseignement de l'écriture aux XV^e-XVI^e siècles », *Scrittura e civiltà*, 2, 1978 et « Enseignement et technique de l'écriture du Moyen Âge à la fin du XVI^e siècle », *Scrittura e civiltà*, 7, 1983, pp. 201-222.

21. J. Thiriot : « Figurines humaines et animalières de terre cuite du XIV^e siècle dans les fouilles du Petit Palais à Avignon », in *Secondo Colloquio de Ceramica Medievale del Mediterraneo Occidentale*, Toledo, 1981, pp. 59-68.

22. Voir le numéro de *Ramages* consacré à l'archéologie du jouet et à l'archéologie de la sanction scolaire (!), notamment P. Bruneau : « Le jouet catholique », *Revue d'archéologie moderne et d'archéologie générale*, 8, 1990, pp. 59-72, et (bien que très incomplet sur les objets historiques ou archéologiques) P. Ramillon : « Archéologie du jouet d'imitation », *ibid.*, pp. 111-170.

le détecte pas, à moins qu'il n'en voie là où rien n'est à voir (23). Mais aussi, sachant ou croyant savoir que l'enfant n'était guère qu'un « déchet », il n'envisage pas qu'il ait pu posséder des objets qui lui aient été spécifiquement destinés. Occultation manifeste dont il faut voir un exemple dans l'étude architectonique de la chapelle de Baumont, dans le Vaucluse. L'auteur, en effet, n'a pas remarqué qu'elle était porteuse d'un abécédaire géant gravé sur le pourtour complet de ses murs extérieurs, sans doute reflet d'anciennes pratiques épiscopales de bénédiction des églises (24), peut-être aussi « livre » de lecture à l'usage des enfants des campagnes, enseignés sous l'autorité du curé. Rassembler ces multiples mentions ou objets isolés et mal ou peu interprétés paraît une des missions fondamentales de l'historien de l'éducation « primaire » au Moyen Âge, car il s'agit le plus souvent de spécimens destinés à des couches sociales bien inférieures à celles qui possédaient les livres manuscrits. De nouvelles sources sont donc aujourd'hui à la disposition de l'historien.

Ce qui n'implique pas pour autant qu'on doive abandonner les anciennes. Ariès, en effet, ne s'était pas trompé en recherchant, parmi les « marqueurs » privilégiés du sentiment de l'enfance, des thèmes particuliers : les âges de la vie, le vêtement, les attitudes devant la mort, le travail des enfants, etc. Pourquoi alors les dérapages, la distance entre les sources, bien choisies, et ses conclusions ? Outre le sentiment personnel de l'enfance, sans doute, de l'auteur, c'est peut-être en partie dans l'incomplétude des données que réside l'erreur.

Ainsi des âges de la vie, première partie de son chapitre sur le sentiment de l'enfance. La théorie des âges, qui différencie les enfants des adultes et les individualise selon des critères biologiques

23. Dans les publications archéologiques, à l'exception des réflexions de J. Thiriot, toutes les figurines miniatures médiévales sont interprétées comme jouets, même lorsqu'elles sont découvertes fragmentées et incomplètes, alors qu'il existe plusieurs autres types d'interprétations possibles... (support de salières, ornements en relief d'aiguières en terre cuite, santons, etc., comme on s'en aperçoit lors de la découverte d'objets entiers).

24. Voir, sur le rapport entre alphabet de dédicace et alphabet éducatif, D. Alexandre-Bidon : « La lettre volée. Apprendre à lire à l'enfant au Moyen Âge », *op. cit.*, p. 954. Ségolène Le Men remarque judicieusement dans « L'Enfance et le texte », *Atlas de littératures*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1990, pp. 180-181, que l'on doit peut-être voir comme étant à l'origine de la croix de par Dieu, signe typographique (et geste de prière) placé au début d'un alphabet ou d'un abécédaire éducatif, le grand alphabet tracé en forme de croix de saint André par l'évêque, lors de la bénédiction d'une église, sur le sol. Je dois les informations sur la chapelle de Baumont (XII^e siècle) à Yves Esquieu, archéologue (Université d'Aix-en-Provence).

et physiques (enfant nouveau-né au berceau, enfant apprenant à marcher au trotteur, enfant courant sur un cheval-bâton, enfant de l'âge de raison, adolescent...), n'est pas niée par Ariès. Mais ce dernier insiste sur le caractère imprécis de la notion et du mot même d'« enfant », comme si c'était le seul à définir l'enfance. Une civilisation qui ne possède pas de mot pour nommer un concept ne peut vraisemblablement connaître ce concept. Or l'argument serait de poids s'il s'avérait valide. Il ne l'est pas. Car, en réalité, nombre d'autres termes définissaient l'enfance et la subdivisaient en autant d'étapes qu'il existe d'évolutions biologiques ; tout comme dans la théorie scientifique médiévale des âges de la vie, ces divisions coïncidant d'ailleurs de manière étonnante avec celles des psychologues du XX^e siècle (25). Dans un récent article sur l'enfant dans la littérature occitane (26), Linda Paterson a pu dénombrer pas moins de trente-cinq termes le désignant suivant son sexe ou son âge. Pour la petite enfance, on employait des épithètes, et les nourrissons se reconnaissent à ce qu'ils sont dits allaités au sein : « laitiers ». Nous-même, pour l'Italie médiévale, avons recensé, dans le seul *Decameron* de Boccace (27), quatre termes différents (non compris ceux de la jeune adolescence) augmentés de déterminants supplémentaires qui doublent exactement ce chiffre : le sexe, la petitesse, suscitent des diminutifs variés et les plus petits enfants étaient dits « in braccio » pour mieux signifier leur âge biologique.

Si les écrivains ne manquaient pas de mots pour désigner précisément les tranches d'âges de l'enfance, il nous faut cependant tempérer ce fait par la remarque suivante : le commun des mortels n'en utilisait semble-t-il pas tant, et les rédacteurs des livres de raison qu'étudie Christiane Klapisch-Zuber ne disposaient pas de plus de trois termes, auxquels il faut ajouter les diminutifs divers qui précisaient plus fortement l'âge. C'est dès lors à juste titre que l'auteur a pu parler d'une terminologie « pauvre », tout en soulignant le fait que la diversification relative du vocabulaire, qui sépare tout de même bien les tout-petits, les enfants ayant dépassé, ou non, l'âge de raison et les adolescents, est le témoignage d'un « intérêt plus spécifique pour

25. Voir à ce propos S. Shahar, *op. cit.*, pp. 98 et sq.

26. L. Paterson : « L'enfant dans la littérature occitane avant 1230 », *Cahiers de civilisation médiévale, X^e-XII^e siècles*, Centre d'études supérieures de civilisation médiévale, XXXII^e année, n° 3, juillet-septembre 1989, pp. 233-245.

27. D. Alexandre-Bidon : « Puériculture et sentiment de l'enfance dans l'Italie des XIV^e et XV^e siècles : l'exemple du *Decameron* », *Chroniques Italiennes*, Université de Paris III, 9, 1987, pp. 1-65 (voir pp. 32-39).

le nourrisson et pour le tout petit que pour l'enfant d'avant l'adolescence » (28). Mais n'y aurait-il pas d'autres critères pour marquer l'intérêt éprouvé envers les enfants d'âge scolaire, ceux qui se sont en effet dégagés de l'intimité familiale ?

À l'énoncé de ces distinctions dans les âges de l'enfance, soulignées dans la langue elle-même, on comprend bien que l'éducation médiévale n'ait pu être considérée de façon monolithique, l'enfance elle-même ne l'étant pas aux yeux des puériculteurs, théoriciens ou pères de famille. L'adaptation des méthodes d'enseignement à chaque âge de la vie d'enfant est donc une conséquence logique. Nous en retrouvons la trace. Elle se manifeste particulièrement dans les attitudes du maître vis-à-vis de l'élève : patience lors des apprentissages, sévérité au-delà du Donat (29).

C'est également à juste titre que Philippe Ariès a considéré la vêtue des enfants comme un critère distinctif — en l'occurrence discriminatif — du sentiment de l'enfance. Cependant, une connaissance trop incomplète du « monde des images » auquel Philippe Ariès, toujours pionnier, eut recours, l'a poussé à tirer des conclusions exactement inverses de celles qui eussent dû être déduites de leur examen si ce n'est exhaustif — il faudrait traiter de millions d'images — du moins très élargi. Lorsque l'on prend en compte, par dizaines de milliers d'exemples, les miniatures figurant l'enfance, il se dégage clairement un panorama évolutif du costume d'enfant, adapté à chaque âge de l'enfance (30). Il n'est plus possible aujourd'hui de dire que « le costume prouve combien, dans la réalité des mœurs, l'enfance était alors peu particularisée » (31). Déjà, en 1970, Françoise Piponnier l'avait noté pour le costume des enfants

28. C. Klapisch-Zuber: « L'Enfance en Toscane au début du XV^e siècle », *Enfant et Société, Annales de Démographie Historique*, 1973, pp 99-127. Voir aussi, sur le vocabulaire de l'enfance : P. A. Sigal : « Le vocabulaire de l'enfance et de l'adolescence dans les recueils de miracles latins des XII^e et XIII^e siècles », in *L'Enfant au Moyen Âge, op. cit.*, pp. 141-160.

29. D. Alexandre-Bidon : « Libertés et contraintes dans l'éducation des jeunes enfants à la fin du Moyen Âge », in *Les Libertés au Moyen Âge*, Actes du 1^{er} Festival d'Histoire de Montbrison, 1986, Montbrison, 1987, pp. 241-252. Sur l'éducation par la crainte, voir aussi J. Berlioz : « Masques et croquemitaïnes. A propos de l'expression « Faire Barbo » au Moyen Âge », in *Le Monde Alpin et Rhodanien*. (Mélanges Charles Joisten), 1982, pp. 221-234. Sur l'éducation par la souffrance (aussitôt compensée par caresses et don de menue monnaie), voir les souvenirs d'enfance de Benvenuto Cellini, *Vie de Benvenuto Cellini écrite par lui-même*, 1, Paris, Julliard, 1965, p. 51.

30. D. Alexandre-Bidon : « Du drapeau à la cotte : vêtir l'enfant au Moyen Âge », in *Le vêtement. Histoire, archéologie et symbolique vestimentaires au Moyen Âge, Cahiers du Léopard d'Or*, 1, Paris, Le Léopard d'Or, 1989 pp. 123-168.

31. P. Ariès, *op. cit.*, p. 42.

de la cour du roi René d'Anjou : lorsque l'enfant quitte le maillot, il prend en effet d'autres habits que celui des adultes, des habits qui sont dits « à enfant », des habits qui portent des noms qui ne se retrouvent pas dans la garde-robe de ses parents (32). Le même phénomène a depuis été vérifié pour des milieux plus populaires, à travers les inventaires après décès dijonnais des XIV^e et XV^e siècles (33). Tout autant que la forme du costume, d'ailleurs, sa couleur comptait pour distinguer les classes d'âge les plus jeunes des autres. Et les travaux de Michel Pastoureau sur la symbolique de la couleur au Moyen Âge ont permis de prendre conscience du fait qu'il n'était pas anodin de voir, dans les documents écrits et dans les images, les petits enfants vêtus de robes vertes ou rouges, symbole de jeunesse et support d'une protection d'ordre prophylactique ou apotropaïque. Dans une foule médiévale, l'enfant se distinguait bel et bien. Son rapport au costume a même permis d'apercevoir toute l'importance d'un symbolisme textile aujourd'hui pratiquement disparu dans les pratiques et les objets éducatifs : abécédaires brodés, en « pages » ou en galons, alphabets gravés sur des ceintures de cuir, et textes textiles, suivant en cela l'étymologie même du mot texte (34).

Parmi les sources auxquelles Ariès eut recours, les œuvres littéraires jouent un rôle important. Elles demeurent l'un des révélateurs les plus sûrs — et les plus précoces — du sentiment de l'enfance au Moyen Âge et il n'est pas étonnant que les historiens de la littérature médiévale se soient sentis pleinement armés pour le définir. Déjà en 1980, Jean-Charles Payen, dans sa contribution au colloque du CUERMA sur l'Enfant au Moyen Âge, avait fort justement analysé la signification de la place de l'enfant dans la littérature médiévale, dont l'interprétation avait été comme déviée par Ariès : « Parce que les poètes ne parlent guère de l'enfant, on est tenté (à tort) de penser que le Moyen Âge ignore la tendresse à son égard. Mais c'est se tromper sur le sens, à cette époque, de la littérature qui n'a pas encore à rendre compte, comme chez les modernes, d'une totalité (...) » (35).

32. F. Piponnier : *Costume et vie sociale. La Cour d'Anjou, XIV^e-XV^e siècles*. Paris, Mouton, 1970.

33. Enquête de F. Piponnier en cours à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

34. Sur les textes textiles des enfants, voir D. Alexandre-Bidon : « La lettre volée », *op. cit.*, pp. 975-977 et *Alphabets. A lire, à dire, à écrire, à broder (1470-1700)*, catalogue de l'exposition, Bibliothèque nationale, Réserve des Livres rares et précieux, janvier-février 1990, 24 p., ill., Paris, BN, 1990. Le catalogue a été publié également lors de la présentation de l'exposition à Lyon, au Musée de l'Imprimerie et de la Banque, avril-juin 1990, Musée de l'Imprimerie et de la Banque, Lyon, 1990.

35. *L'Enfant au Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 185.

Le recours que Philippe Ariès eut à l'iconographie, dans le chapitre II de son livre, ne fut pas non plus des plus heureux. L'image est un univers parallèle, qu'il faut savoir ne pas interpréter à l'aune de notre sensibilité ; de même que la littérature, l'art médiéval, jusqu'au XII^e siècle, figurait peu d'enfants. Mais c'est que ni les auteurs des illustrations, ni le sujet des livres, ni surtout le public, ne s'y prêtaient. Les auteurs ? Des moines de *scriptoria*, plus ou moins éloignés du monde des laïcs. Le sujet ? Des Bibles ou des ouvrages religieux. Le public ? D'autres hommes d'Église. Il faut attendre la diffusion du livre à usage personnel et familial — le livre d'heures, la Bible moralisée — et des sujets en prise directe avec la vie — les miracles, etc. — pour que les enfants soient présents : or ils le sont alors, comme dans les ouvrages juridiques, les *Décrets* de Gratien. Il faut aussi attendre le culte marial pour que mère et enfant deviennent couple vedette des images, sous les traits de Marie et Jésus, certes, mais au titre d'un exemple vivant donné à la famille médiévale.

Les écoles de peinture ont aussi leur rôle à jouer. S'il est vrai que les corps d'enfants apparaissent à nos yeux « déformés » dans les images les plus anciennes, c'est aussi qu'un « style » différent de ceux auxquels notre regard est habitué perturbe notre vision des choses et Joseph ou Marie ne sont pas autrement dessinés que l'enfant Jésus qu'ils chérissent. Les « affreux petits nabots » de l'iconographie médiévale, pour reprendre la dure et juste expression de Jacques Le Goff, ne sont pas plus affreux que leurs parents. Dès qu'une volonté esthétique de réalisme est propagée par les artistes (illustration 1), déjà au XIII^e siècle, plus encore au XV^e siècle, alors l'enfant apparaît comme nous aimons à le voir figurer, sous les traits d'un « bébé », entouré des gestes d'une tendresse soit maternelle soit paternelle, qui nous est davantage familière. La représentation de cette tendresse et de ces gestes cohabitait d'ailleurs avec les nourrissons déformés, aux traits comme caricaturés, ceci dès que l'image eut orné le livre médiéval. Marie, dans le *Psautier de Stuttgart* (illustration 2), au IX^e siècle, embrasse tendrement son « affreux » enfant. Elle n'y était pas obligée. Cela n'était pas dit dans la Bible. Seule, la sensibilité des artistes et de leur public justifie des images de ce type, qui sont moins rares qu'il n'y paraît entre le VII^e et le XII^e siècle, et qui se font surabondantes au XIII^e siècle et aux suivants. Tout ceci implique que l'on doit reconnaître l'image comme révélateur privilégié de l'existence du sentiment de l'enfance, non pas seulement en intensité mais également en quantité. L'image est vecteur d'informations essentielles, tant sur le plan de l'histoire des mentalités que sur celui des choses de la vie, des objets et des gestes

ILLUSTRATION 1

Illustration du document original
masquée en l'absence d'autorisation
de reproduction pour
cette édition électronique

Bible Maciejowski
France, milieu du XIII^e siècle
New York, Pierpont Morgan Library
Tous droits réservés

ILLUSTRATION 2

Illustration du document original
masquée en l'absence d'autorisation
de reproduction pour
cette édition électronique

Psautier de Stuttgart
France, premier quart du IX^e siècle
Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek (Bibl. Man. gd 23)
Tous droits réservés

de la puériculture. L'image est aussi une source nouvelle, encore largement inexplorée, pour l'histoire de l'éducation « primaire » au Moyen Âge : elle figure très souvent, parfois à l'identique, les objets d'éducation, les gestes d'apprentissage, les postures de la lecture, l'attitude des éducateurs, et elle s'avère si détaillée qu'on peut valablement étudier les dispositifs des abécédaires et même reconnaître les textes de première lecture dans les micro-graphies (illustration 3) des petits livres que tiennent les enfants dans les images même de petit format (36).

Illustration du document original
masquée en l'absence d'autorisation
de reproduction pour
cette édition électronique

36. D. Alexandre-Bidon : « La lettre volée. », *op. cit.* Voir aussi, sur l'iconographie de la leçon de lecture, F. Garnier : « La lecture de l'image médiévale », in *Le Livre au Moyen Âge*, *op. cit.*, pp. 176-180.

III. L'HISTOIRE DES RUDIMENTS

Le rôle essentiel de l'image dans les pratiques éducatives a très tôt été posé par les historiens de l'éducation des périodes largement postérieures au Moyen Âge. Force est de reconnaître que les historiens médiévistes, à l'exception du haut Moyen Âge et des temps carolingiens, sont restés à la traîne des modernistes ou des spécialistes du XIX^e siècle en ce qui concerne l'enseignement primaire. Nos propres recherches n'ont débuté qu'à leur suite — et grâce à leurs travaux, particulièrement ceux de Ségolène Le Men (37). Les points d'aboutissement qu'ils nous proposaient ont été autant de pistes à remonter pour détecter, dans les livres et les images du Moyen Âge, les méthodes et les textes des premiers rudiments de l'enseignement aux enfants. Disposant de plus de matériel scolaire que les médiévistes, abécédaires, livres de lecture, etc., le plus souvent illustrés de surcroît, ils se sont habitués à traiter l'image comme source et sujet d'analyse, y compris les images d'éducation, généralement de Marie et sainte Anne ; de telles images sont perçues, pour les XVII^e et XVIII^e siècles, comme le « reflet d'une évolution culturelle qui n'est pas seulement religieuse », comme un « contenu culturel » en tant que tel (38).

En vérité, de même que l'histoire de l'homme a longtemps prévalu sur celle des femmes, et plus encore celle des femmes sur celle des enfants, de même l'histoire de l'éducation s'est d'abord et plus volontiers intéressée à l'enseignement « secondaire » ou universitaire qu'à celui du Donat ou de l'abécédaire. La redécouverte d'un tel sujet par les historiens médiévistes ne prend d'ailleurs son sens qu'au regard des recherches actuelles sur l'histoire de la lecture (39), le mécanisme de l'apprentissage ayant nécessairement quelque chose à voir avec le produit fini qu'est le lecteur adulte. Il faut bien des influences et des points d'origine pour susciter de nouvelles directions de recherche. Que l'on s'intéresse à la femme, ce qui est le cas aujourd'hui, et voilà que l'enfant se dégage en négatif. Partant de la mère, puéricultrice ou éducatrice, l'intérêt se focalise sur lui. Sans l'histoire des femmes posée comme préalable, on ne chercherait pas à réaliser une histoire de l'enfance. De même, il a fallu

37. S. Le Men : *Les Abécédaires français illustrés du XIX^e siècle*, Paris, Promodis, 1984.

38. Voir, dans la thèse de M. Ménard : *Une histoire des mentalités religieuses aux XVII^e et XVIII^e siècles : mille retables de l'ancien diocèse du Mans*, Paris, 1980, pp. 345-390 : « Les gestes d'Anne et de Marie dans l'éducation de la Vierge », pp. 345-390.

39. Voir les numéros des *Annales ESC* consacrés à ce sujet, notamment le n^o 4 de juillet-août 1989.

attendre que soient débroussaillées nos connaissances sur la puériculture médiévale pour que « décolle » l'histoire de l'enseignement aux plus jeunes enfants. Et ce dernier sujet n'a vraiment pris d'ampleur qu'à la suite des recherches déjà très abouties sur l'enseignement universitaire ou de collège. Il y a là comme des rites de passage à respecter par l'historien, des rapports hiérarchiques ou de priorités au sein d'une thématique générale, l'histoire de l'éducation. Il y avait peut-être aussi une nécessité : celle de parvenir à redéfinir convenablement l'enfance médiévale avant de pouvoir interpréter et, parfois, déceler la spécificité éventuelle de son enseignement primaire.

Nous n'étonnerons personne en signalant que c'est le domaine de l'éducation, domaine moins « ignoble » que la puériculture, qui retient actuellement le plus l'attention des historiens (40). Qu'on ne voit pas de critique sexiste dans l'énonciation de cet autre fait, peu inattendu somme toute, que ce sont des historiennes plus que des historiens qui se sont attachées à l'étude de la petite enfance. Faire de l'histoire, c'est aussi tirer parti le plus judicieusement possible de son expérience personnelle. Il est probable que l'universitaire du XX^e siècle se sentait aussi plus en phase avec son collègue d'il y a sept cents ans qu'avec l'équivalent de l'instituteur du Moyen Âge. Pour toutes ces raisons, l'histoire de l'enseignement « primaire » au Moyen Âge est un phénomène relativement récent. Encore au début des années 1980, le sujet ne faisait pas recette. Sous-étudié, — mal étudié, on avait presque l'impression que tout commençait au collège, alors qu'en réalité, comme l'a d'abord démontré Christiane Klapisch-Zuber pour la Toscane, tout commençait à la table de la nourrice (41) ! Au reste, tant de rapports sémantiques liaient l'apprentissage de la lecture à l'alimentation des enfants que cela n'a rien pour étonner : table et tablette, nourrir le corps et « nourrir »

40. On peut citer P. Riché : « Sources pédagogiques et traités d'éducation », in *Les Entrées dans la vie, initiations et apprentissages*, Actes du XII^e Congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public, Nancy, 1981, Nancy, P.U.N. 1982, pp. 15-30 et « Le rôle de la mémoire dans l'enseignement médiéval », in *Jeux de mémoire*, recueil d'études publiées sous la direction de B. Roy et P. Zumthor, Paris, Vrin et Presses de l'Université de Montréal, 1988, pp. 133-148 ou encore M.-T. Lorcin : « Mère nature et devoir social. La mère et l'enfant dans l'œuvre de Christine de Pisan », *Revue Historique*, 1990, CCLXXXII/1, Paris, PUF, pp. 29-44.

41. C. Klapisch-Zuber : « Le chiave fiorentine di Barbablù : l'apprendimento della lettura a Firenze nel XV secolo », *Quaderni Storici*, 57, XIX, n° 3, Ancône, décembre 1984, pp. 765-792. L'article vient d'être repris en français dans C. Klapisch-Zuber : *La Maison et le nom. Stratégies et rituels dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990, pp. 309-332.

l'esprit, le même terme signifiant alors alimenter et éduquer (42). Les bols à bouillie abécédaires et les lettres-gâteaux constituaient donc le premier matériel scolaire de l'enfant.

Longtemps, de nombreux auteurs ont livré au public une vision simpliste et faussée de l'enseignement aux jeunes enfants. Le livre de Pierre Giolitto (43), au sous-titre quelque peu abusif (« De Charlemagne à Jules Ferry »), traitait le sujet plus qu'à la légère. Son évocation d'une « école des temps lointains » débutant aux druides (!), brossait en une page le passage des temps romains aux grandes Invasions, consacrant cinq autres pages aux petites écoles, balayant le bas Moyen Âge de quelques phrases définitives caricaturant la réalité historique : « L'ignorance à nouveau gagne villes et campagnes » (44), ceci en raison de la guerre de Cent ans, l'école primaire ne refaisant surface qu'au XVI^e siècle. Ce genre d'affirmation péremptoire caractérise la confusion communément établie entre des recherches lacunaires et un manque dans la réalité historique.

Ces lacunes dans l'histoire de l'éducation sont en voie de disparition. Pourtant, les Histoires des mères, sauf à une date très récente — l'Histoire des femmes qui vient d'être publiée en France après l'avoir été en Italie (45) — n'évoquaient pas le rôle de la mère dans l'éducation des enfants. On sait qu'aujourd'hui le corps enseignant ne souhaite pas voir intervenir les parents dans les apprentissages de la lecture et de l'écriture, pas plus que de voir ces derniers se dérouler avant l'entrée à l'école primaire. On peut se demander si ces pratiques modernes ne sont pas le reflet de mentalités qui ont aussi poussé à occulter l'enseignement maternel médiéval, que seule C. Klapisch-Zuber évoquait. Ainsi, les auteurs de l'*Histoire des mères*, en 1977, ne présentaient de « mères éducatrices » que pour le XIX^e siècle (46). L'« éducation de gynécée », singulièrement tronquée au regard de ce que nous connaissons aujourd'hui, se limitait à trois pages d'analyse succincte mettant fort peu en valeur la part intellectuelle de leur enseignement. C'est donc en affinant les

42. Voir aussi D. Alexandre-Bidon : « A tavola ! Les rudiments de l'éducation des enfants italiens à la fin du Moyen Âge et au XVI^e siècle », *Chroniques Italiennes*, Presses Universitaires de la Sorbonne Nouvelle, n° 22/23, Paris, 1990, pp. 8-34.

43. P. Giolitto : *Abécédaire et Férule. Maîtres d'écoles de Charlemagne à Jules Ferry*, Paris, Imago, 1986.

44. P. Giolitto, *ibid.*, p. 19.

45. C. Frugoni : « La femme imaginée », in C. Klapisch-Zuber : *Histoire des femmes*, t. 2, Paris, Plon, 1991, pp. 357-439 ; voir particulièrement « La femme sait lire », pp. 412-416.

46. Y. Knibielher et C. Fouquet : *Histoire des Mères*, Paris, 1977, pp. 34-37 pour le Moyen Âge seulement !

recherches sur les femmes prises en tant que mères, que vont se révéler de larges pans de connaissances en matière d'histoire de l'éducation.

C'est d'ailleurs ce qui est en train de se produire sur le plan de l'enseignement de la foi, très lié à l'apprentissage de la lecture (cette dernière se faisant en latin et sur des textes pieux) (illustration 4), avec le groupe de recherches que Jean Delumeau vient de constituer en vue de réaliser un livre sur « La religion des mères » (47). Là aussi, on constate des lacunes anciennes. Il est curieux d'observer que même les plus récentes histoires de la religion occultent largement le rôle de la femme — et, surtout, de la femme laïque — dans la propagation de la foi. Or les femmes enseignaient la foi aux enfants en même temps qu'elles leur apprenaient à lire. Les documents qui en témoignent ne sont ni rares ni ambigus. Mais il fallait, ici encore, que la femme et non l'homme fût choisie comme héroïne de l'Histoire pour que puisse se dégager une nouvelle voie de recherche, celle de l'éducation religieuse primaire. Du IX^e au XX^e siècle, cet ouvrage collectif écartera vraisemblablement un nouveau coin du voile, particulièrement pour l'époque médiévale. Ainsi, tout se passe comme si, actuellement, l'histoire des femmes était un « incontournable » préalable à celle des enfants et, surtout, de leur éducation. Il n'est pas anodin de constater que la récente synthèse de Shulamith Shahar sur l'enfant au Moyen Âge survient après un ouvrage qu'elle a intitulé *The Fourth Estate. A History of Women in the Middle Ages*. L'enfance serait-elle, à nos yeux, le cinquième état de la société médiévale ?

Autre direction suivie par les recherches en matière d'éducation primaire au Moyen Âge, l'étude attentive du matériel scolaire, plus abondant qu'on ne le croit, pour le XV^e siècle notamment : alphabets, abécédaires figurés, cahiers d'écolier avec modèles d'écriture, livres de lecture, livres d'heures des parents et, surtout, des mères (48), où des pages, voire des parties, semblent particulièrement adaptées ou destinées aux enfants, enfin livres de prières composés pour des enfants entre 5 et 8 ans, âges de leurs destinataires, connus. Assurément, nous ne touchons là qu'une frange fortunée et privilégiée de la population, et même de l'aristocratie. Ce matériel scolaire ne nous apprend peut-être pas grand chose sur les pratiques plus populaires des petites écoles. Mais une attention plus vive portée

47. A paraître aux éditions du Cerf en 1992.

48. D. Alexandre-Bidon : « Abécédaires et alphabets éducatifs du XIII^e à la fin du XV^e siècle », *Nouvelles de l'Estampe*, 1990, Paris, B.N., 1986, pp. 6-10. Les livres d'heures des mères constitueront le sujet de ma contribution à l'ouvrage dirigé par J. Delumeau aux Éditions du Cerf.

ILLUSTRATION 4

Illustration du document original
masquée en l'absence d'autorisation
de reproduction pour
cette édition électronique

Illustrations du document original
masquées en l'absence d'autorisation
de reproduction pour
cette édition électronique

Illustrations du document original
masquées en l'absence d'autorisation
de reproduction pour
cette édition électronique

Une vie d'écolier :
l'apprentissage de l'écriture,
les jeux, l'entrée à l'école,
les livres et cahiers piétinés
dans la cour de l'école
Livre des Costumes
de Mattaeus Schwartz
Allemagne, début du XVI^e siècle
Paris, Bibliothèque Nationale
(Manuscrit allemand 211)
Cliché B.N.

aux actuelles recherches archéologiques, dont nous avons déjà signalé les apports, permet de combler partiellement cet écueil et nous permet de réaliser que le livre manuscrit n'était pas le seul vecteur de l'enseignement primaire et que des objets moins coûteux, voire sans valeur, garnissaient la sacoche du petit écolier. Cependant, même si on les complète à l'envi par les représentations détaillées d'objets scolaires « mis en abîme » dans les images, c'est le « livre d'enfant » qui focalise l'attention. Un récent article de Ségolène Le Men synthétisant nos connaissances sur « L'enfance et le texte » depuis le Moyen Âge en témoigne (49).

Mais ce n'est pas sans raison. Il serait faux de croire, en effet, que dans les milieux où le livre, s'il est coûteux, n'est pas rare pour autant, seuls les adultes disposaient d'une « bibliothèque ». Certains enfants de très haute extraction possédaient plusieurs titres, et la notion de « bibliothèque scolaire » est explicitement affirmée au sein de Livres de mémoire (50). Parmi les livres d'éducation primaire proposés aux enfants, ce sont les « Croix de par Dieu » du XV^e siècle, héritières de livres pieux antérieurs, combinant enseignement de l'alphabet et prières majeures, articles de la foi, etc., qui ont été le mieux étudiées (51). De tels ouvrages sont relativement faciles à détecter et ne posent aucune difficulté d'attribution à la culture enfantine. Il serait intéressant d'aller plus loin et de chercher à reconnaître, parmi les manuscrits qui ont été composés pour une famille ou pour une femme, ceux qui sont susceptibles d'avoir été aussi manipulés par un enfant dans un but éducatif. Tout livre porteur d'un alphabet ou d'un abécédaire rentre dans cette catégorie. Il est plus difficile de déceler, à partir des titres d'ouvrages éducatifs, que nous connaissons par les textes didactiques ou les sources écrites, les volumes manuscrits qui ont réellement servi à des enfants. Nous nous y employons. Au-delà des techniques d'apprentissage de l'éducation primaire, il serait intéressant, en effet, de savoir quels types de livres étaient confiés à des enfants : taille et forme, parts respectives de l'illustration et du texte, dispositifs, etc. Ici, l'histoire de l'éducation ressortit de celle du livre, et c'est à l'histoire du livre que nous devons le mode de questionnement et la

49. S. Le Men : « L'enfance et le texte », *op. cit.*

50. Ainsi dans le manuscrit latin 8684, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris. Cet ouvrage du XV^e siècle, un « livre de mémoire artificielle », rassemble, quasi à l'échelle 1/1, des représentations des livres d'éducation enfantins médiévaux en commençant par la tablette abécédaire et en suivant la graduation de la difficulté (d'abord le Donat, etc.). Le manuscrit est inédit.

51. P. Gasnault : « La Croix de Par Dieu au XVI^e siècle », in *Aux origines du catéchisme* (sous la direction de P. Colin, E. Germain, J. Joncheray et M. Venard), Paris, 1989, pp. 13-27.

grille de renseignements qu'il est possible d'extraire de tels ouvrages, dont nous ne disposons encore qu'en fort peu d'exemplaires.

Le progrès le plus considérable, depuis Ariès, restera sans doute l'éclairage nouveau sous lequel considérer la pédagogie médiévale : reconnaître déjà qu'a existé une pédagogie avant même l'humanisme, examiner son adaptation aux différents âges de l'enfance, détecter les points d'origine des « innovations » du XVI^e siècle qui perdent quelque peu, à l'examen des méthodes médiévales, leur caractère progressiste. L'histoire de l'éducation commence de combler le hiatus qui a longtemps été de règle entre les temps carolingiens, connus grâce aux recherches de P. Riché, et les temps modernes, scrutés par R. Chartier et D. Julia (52). Les publications au caractère plus encyclopédique, telle celle dirigée par M. Rouche (53), ne datent que du début de ce renouveau des recherches sur l'éducation médiévale et ne font pas toute la place nécessaire à l'enseignement primaire, voire maternel, loin de là.

IV. APPRENDRE À TRAVAILLER

L'éducation de l'esprit est loin d'être la seule dispensée par les familles ou par les pédagogues. Si les historiens la privilégient amplement, c'est aussi parce que les sources abondent. Plus flous, plus biaisés ou masqués dans nos sources écrites, moins théorisés également, parfois même totalement occultés, d'autres modes d'éducation, essentiels à l'intégration de l'enfant dans la société des adultes, sont à prendre en considération. Il s'agit, suivant les milieux sociaux, soit de l'éducation nobiliaire et de la préparation à la carrière militaire, soit de la mise au travail domestique, agricole ou artisanal. Dans les deux cas, cet enseignement n'attend peut-être pas, pour débiter, l'âge de la mise en apprentissage (54) ou celui de la mise au service, comme page, d'un oncle ou d'un seigneur dont le père est vassal. Comme en matière d'éducation intellectuelle, il existe des phases d'initiations qui se déroulent à la maison. Dans les

52. R. Chartier, M. M. Compère et D. Julia : *L'Éducation en France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, 1976.

53. M. Rouche (sous la direction de) : *Histoire générale de l'éducation et de l'enseignement en France*, Paris, 1981.

54. Voir à ce sujet F. Michaud-Fréjaville : « Contrats d'apprentissage en Orléanais : les enfants au travail (1380-1450) », in *L'Enfant au Moyen Âge*, op. cit., pp. 63-71.

deux cas, les renseignements se limitent presque exclusivement à l'éducation des garçons ; dans le second cas interviennent le père et la mère ; dans le premier, des éducateurs seulement. On retrouvera d'ailleurs, dans ce double domaine, un facteur important de définition de l'enfance et de ses limites. Limites qui se situent avant tout dans le temps : l'enfance est tôt finie et la vie active parfois précoce, du moins dans ses formes les plus douces.

En ce qui concerne l'éducation nobiliaire, les matériaux ne manquent pas — et les publications non plus. Nous possédons encore des traités didactiques. Les textes littéraires abondent en notations sur l'éducation chevaleresque, sur l'initiation au combat. Des pièces de musée et des objets de fouilles nombreux, dont le recensement, il est vrai, reste à faire, sont sur ce point autant d'informations sur le caractère précoce de cette initiation. Petites épées de bois, de métal, petites armures (en vente chez les merciers, comme on le voit dans les inventaires après décès dijonnais !), petits soldats en témoignent. Shulamith Shahar n'a consacré que peu de pages au sujet (55). On pourrait aller beaucoup plus loin. Déjà, lors du colloque du CUERMA, la plupart des communications avaient donné lieu à nombre de remarques sur cet aspect de la vie des enfants nobles. De même, dix ans après, on redécouvre le sujet (56). Mais il ne s'agit pas d'une voie d'approche originale : les milieux sociaux les plus favorisés ont toujours été plus faciles à cerner — il en va de même en ce qui concerne l'enfance — et c'est de longue date que l'intérêt s'est focalisé sur la formation des garçons dès l'âge de raison. Je croirais volontiers que l'originalité ou le renouveau des études menées sur le sujet résidera davantage dans l'observation des objets réels de l'enfance découverts dans les fouilles archéologiques — qui matérialisent le caractère effectif des théorisations de traités didactiques que dans l'analyse toujours renouvelée de textes normatifs ou littéraires, dont les informations comportent une bonne part de stéréotypes.

Il est plus difficile — peut-être même est-ce une gageure — de s'intéresser aux catégories sociales les moins aisées, celles qui ne

55. S. Shahar, *op. cit.*, pp. 209-224.

56. D. Bushinger s'était déjà intéressée à l'éducation chevaleresque dans sa contribution au colloque du CUERMA, *L'Enfant au Moyen Âge*, *op. cit.* : « L'Enfant dans les romans de Tristan en France et en Allemagne », pp. 253-283. De même, dans le récent colloque « Politique et Culture au Moyen Âge » (inédit) tenu à Paris les 19 et 20 mai 1990, colloque bilatéral des médiévistes de RDA et de France, avec une contribution intitulée : « Les "Sangspruchdichter" comme éducateurs de la noblesse ». Ce qui fit deux communications sur l'éducation des enfants nobles avec la notre : « Apprendre à être prince : les rudiments de l'éducation nobiliaire, XIII^e-XV^e siècle ».

participent pas de la culture écrite, celles auxquelles nul traité didactique ne s'adresse. En effet, les informations, quand elles existent, sont dispersées, allusives ou de seconde main. Ainsi, que sait-on des enfants paysans ?

C'est par le travail domestique ou agricole que l'enfant se détache le plus fortement de sa condition enfantine. On sait à quel point l'insertion professionnelle était précoce, mises en apprentissage entre 8 et 12 ans selon le sexe et le métier. Les textes comme les images témoignent également du recours aux plus jeunes membres d'une famille dans le cours des activités quotidiennes, le moindre étant, pour les aînés, la garde de leurs frères et sœurs. Il faut, malgré le manque de sources et, partant, de publications, s'attacher à pister la moindre indication. Il est probable que l'iconographie se révèle l'unique source détaillant les travaux des enfants. L'archéologie, en tout cas, n'est pas susceptible de nous venir en aide : les fouilles de villages médiévaux n'ont jamais livré de trace manifeste de leur existence, moins encore de leurs activités, pas même de leurs jeux. Seules, les études de cimetières permettent d'établir à quels âges mouraient le plus souvent les enfants. Ces pointes de mortalité traduisent vraisemblablement le moment de la mise au travail agricole.

Quelles pouvaient être les activités laborieuses des enfants ? Il semble bien que l'enfant, dès son plus jeune âge, suivait son père ou sa mère dans les activités agricoles ou artisanales comme dans celles, plus féminines, de la cueillette et du jardinage. Dans les enluminures médiévales, les enfants, communément, ramassent les copeaux du menuisier, les glands de la glandée, le petit bois coupé par le père. Ils grimpent aux arbres pour lancer à leur mère les petits fruits, cerises ou olives. On utilisait donc leur agilité et on leur confiait des tâches et des charges qui ne semblent pas excéder leurs forces. À l'exception peut-être, et qui vaut qu'on s'y arrête, de la corvée d'eau qu'ils partagent avec leurs mères et qui exige à coup sûr une dépense physique importante, ces travaux ne sont ni contraignants ni dangereux. On sait en outre, par les images comme par les traités d'agronomie, qu'ils chassent les oiseaux des champs lors des semailles, qu'ils sont chargés d'éliminer les insectes et animaux nuisibles des jardins (hannetons, limaces et crapauds). Et c'est en termes d'interdiction que certains agronomes traitent du travail des enfants : on ne doit pas, selon Pier' de Crescenzi, confier aux vieillards ni aux jeunes enfants la charge de garder les troupeaux, seuls dans la montagne. L'enfant ne travaille pas isolément, donc pas dangereusement, avant l'âge de raison largement consommé.

On repère donc une hiérarchisation dans l'entrée des enfants dans la vie active, qui s'effectue en plusieurs étapes : d'abord

accompagner les parents et assister aux gestes du métier, puis aider aux tâches légères de ce métier, assumer enfin une part de responsabilité. L'enfant, dès lors, isolé du cercle familial dans sa journée de travail, n'en est plus tout à fait un. La mise en apprentissage achève le cycle de l'initiation.

On peut se demander si des recherches ultérieures pourront aller au-delà de ce type de remarques, trop générales. Dans sa synthèse sur l'enfant médiéval, où apparaît très judicieusement une partie consacrée à l'éducation dans la société urbaine et dans la paysannerie, Shulamith Shahar ne livre que de trop courtes pages (57), soulignant le peu de données dont dispose l'historien. On voit s'opposer, dans son chapitre, le peu d'éducation que recevait le fils de paysan à son implication dans les travaux des champs. Mais sur le premier point, ses informations apparaissent incomplètes et doivent être précisées au moins par la lecture de l'article de Sylvette Guilbert sur les écoles rurales comme facteur de promotion sociale : *scolae, scalae* (58). Le second point atteste de la nature tronquée des informations, qui portent trop sur les rares traités « populaires », tel *Le bon berger* de Jean de Brie, et des classes d'âge déjà au-delà de l'enfance, celles des jeunes de douze à quatorze ans. Au total, un constat d'échec.

*
* *

Ainsi, l'histoire de l'enseignement primaire au Moyen Âge se trouve au carrefour de plusieurs axes de recherche très en vogue actuellement : l'histoire du livre, celle de la lecture, l'histoire de la femme et celle de la foi. Si l'orientation actuelle va plutôt dans le sens du qualitatif que du quantitatif, on est en droit d'espérer des progrès au vu du renouveau manifesté de ce sujet auprès des médiévistes qui ont d'ailleurs décidé de consacrer, en novembre 1991, un colloque aux « Apprentissages, initiations, éducations au Moyen Âge » (59). On doit aussi attendre beaucoup d'éventuels travaux de recherches confiés à des étudiants en maîtrise, en thèse ou à l'École des Chartes. Trop peu de travaux ont été consacrés à l'éducation des jeunes enfants, mais on devine, dans ce domaine également, l'amorce d'un regain d'intérêt.

57. S. Shahar, *op. cit.*, pp. 225-241 et pp. 242-253.

58. S. Guilbert, « Les écoles rurales en Champagne au XV^e siècle. Enseignement et promotion sociale », in *Les Entrées dans la vie, op. cit.*, pp. 127-147.

59. Colloque organisé par le Centre de Recherche Interdisciplinaire sur l'imaginaire et la société médiévale (CRISIMA), Montpellier (22-24 novembre 1991) sur « Apprentissages, initiations, éducation au Moyen Âge ».

Ces efforts et ces perspectives ne doivent cependant pas nous masquer l'essentiel : nous sommes loin de tout savoir sur l'enfance, sur son éducation, loin encore de pouvoir répondre à des questions aussi simples que celle-ci : quel est le pourcentage d'enfants scolarisés (quelle que soit la durée de sa scolarité...) au bas Moyen Âge, en ville ou à la campagne. Sur ce plan, depuis dix ans et à l'exception ponctuelle de villes ou de régions, nous n'avons guère progressé. Nous en savons plus, en revanche, sur le contenu de l'éducation médiévale, sur les méthodes pédagogiques. Au bout du compte, plus de progrès ont été accomplis — ou sont en passe de l'être — du côté de ce qui échappait, dans l'éducation, à l'école.

Il faut quinze ans pour renverser une théorie historique. Il faut au moins vingt ans pour tenter de la remplacer dans l'esprit du public. Ce simple exemple, l'histoire de l'enfance, suffit à attester la responsabilité de l'historien. Comme le disait si justement Ariès dans sa préface à la nouvelle édition de son ouvrage, « Un livre a sa vie propre. Il échappe vite à son auteur pour appartenir à un public qui n'est pas toujours celui que l'auteur a prévu... » (60). Le résultat n'en a pas moins été catastrophique. Mais l'on ressent d'ores et déjà une renaissance des recherches sur l'enfant du Moyen Âge qui, de mauvais sujet, est devenu un beau sujet pour les historiens (61). Puissent ces derniers devenir à leur tour bons élèves et réhabiliter l'homme et la femme du Moyen Âge dans leurs capacités à aimer et à éduquer leurs enfants.

Danièle ALEXANDRE-BIDON
École des hautes études en sciences sociales
CRH - CIHAM Lyon II

60. P. Ariès, *op. cit.*, préface à la nouvelle édition, p. IV.

61. On aurait pu citer aussi, parmi les publications récentes, A. Giallongo : *Il bambino medievale. Educazione ed Infanzia nel Medioevo*, Bari, Dedalo, 1990. Il faut surtout souligner le fait que désormais même les ouvrages consacrés à l'étude de la civilisation matérielle font place à l'histoire de l'enfance et de son éducation. Ainsi, pour les enfants juifs, T. et M. Mendel : *La vie juive au Moyen Âge*, Fribourg, Office du Livre, Paris, Vilo, 1982, chapitre 6, « La vie familiale », pp. 201-240, les pages 212-232 traitent de l'éducation. Voir encore H. Boockmann : *Die Stadt im Späten Mittelalter*, München, Beck, 1987, pp. 325-332 pour l'enfance « Schulen und Bildung », pp. 333-342 pour l'éducation. Quant au regain d'intérêt pour l'histoire de l'enfance au Moyen Âge — et, naturellement, de son éducation — une exposition est prévue sur ce thème à la Bibliothèque nationale en 1994 sous le double commissariat de P. Riché et de nous-même.